

—Oui, répondit le second, c'est une triste affaire : Raincy a agi en brave et galant homme, il ne pouvait faire autrement. . . .

Tout en parlant ils dépassaient Suzanne sans la voir. Alors elle fit volte-face, et sans bruit se mit à les suivre.

—Quel malheur tout de même, reprit le premier, que la vie d'un honnête homme, d'un homme utile, intelligent, d'un père de famille, soit à la merci d'un paltoquet parce que ce paltoquet aura l'humeur provocatrice. . . .

—Eh ! mon cher, que voulez-vous ? Comme toute loi, la loi du monde est dure. . . . et il n'est pas permis de s'y soustraire. Raincy n'avait autre chose à faire que de jeter sa carte à ce monsieur et de désigner ses témoins. . . .

—Tout le cercle est en rumeur, paraît-il. On aime beaucoup Raincy et infiniment moins Dartois. Vous avez été témoin de la bagarre ?

—Oui, nous étions plusieurs qui avons tenté de nous interposer, mais sans succès.

A quelle heure la rencontre ?

—Demain, au petit jour ; dans un bois du côté de Tomblaine, dit-on.

Suzanne, tremblante comme une feuille et si défaillante qu'elle croyait tomber, fut obligée de s'arrêter et de s'adosser au tronc d'un arbre. Elle en savait assez. A quoi bon, d'ailleurs, suivre ces hommes, puisqu'ils n'avaient plus rien à lui apprendre ; elle se demandait seulement si ses jambes fléchissantes la porteraient jusqu'au logis, si ses nerfs reprendraient assez de ressort pour lui permettre de quitter son appui, de faire quelques pas et de franchir le court espace qui la séparait de sa maison.

Les deux mains serrées sur la poitrine, elle laissait couler de ses yeux, sans les sentir glisser sur ses joues, de grosses larmes, des larmes amères. Son imagination n'avait donc pas forgé à loisir d'effrayantes chimères, et cette double vue, qui semble départie aux cœurs très aimants, ne l'avait pas trompée.

Son Michel allait se battre ! . . . Oui, tout à l'heure un homme le disait d'un ton indifférent, à peine apitoyé. Il ne pouvait faire autrement sans se déshonorer ; rude loi que celle d'une société qui ne vit que de préjugés, mais loi inflexible ! . . .

Inflexible ! et pourquoi ? Avant d'appartenir à la société indifférente et cruelle, n'était-il pas à sa famille, à sa femme, à ses enfants ? Avant d'obéir aux préceptes du monde, ne devait-il pas s'incliner devant ceux de la religion, n'avait-il pas à obéir aux ordres de l'Eglise, plus sacrés que le code d'un faux honneur ?

Michel, si intelligent et si chrétien, avait-il donc perdu de vue ses premiers devoirs, ceux de croyant et de chef de famille, pour ne plus songer qu'à des devoirs secondaires et illusoire ? Craignait-il plus le jugement des hommes que la condamnation de Dieu ? Plus encore que la vie de Raincy, son âme apparaissait en péril à la courageuse femme. Vite, vite, il fallait qu'elle se rendît à son propre poste près du noble, mais faible cœur dont elle était depuis douze ans l'égide et le conseil.

Galvanisée, Suzanne se prit à courir : d'une main fiévreuse, tout en accélérant le pas, elle cherchait au fond de sa poche le passe-partout qui ne la quittait jamais.

Elle trouva du premier coup la serrure, comme si ses yeux eussent percé les ténèbres de plus en plus épaissies : elle poussa le battant de chêne, elle entra.

Les enfants l'entourèrent et, tout d'un coup, saisis de la voir pâle et bouleversée, s'arrêtèrent sans l'embrasser.

—Qu'as-tu, mère ? s'écrièrent-ils. Es-tu malade ? . . .

Elle fit de la tête signe que non.

—Où est votre père ?

—Papa ? dit Fabien, il est là dans son bureau. M. de Lafforgue et M. Beaudoin sont venus tout à l'heure. . . .

Mme Raincy tressaillit.

—Ils sont restés longtemps ?

—Pas bien longtemps, maman. Il y a déjà un moment qu'ils sont partis.

Suzanne traversa le vestibule, elle jeta un coup d'œil dans la salle à manger où la femme de chambre achevait de dresser le couvert.

—Il est bien plus de six heures, madame, dit la servante, et Thérèse a déjà demandé deux fois s'il fallait servir, si madame était de retour.

—Dites qu'elle serve.

Tout en ôtant sa capote et sa pelisse, Suzanne ouvrit la porte du cabinet de travail.

—Michel, dit-elle, le plus tranquillement qu'elle put, veux-tu venir dîner ? c'est prêt.

A peine parlèrent-ils pendant le repas, ils mangèrent moins encore. De bonne heure, Suzanne emmena les enfants : les quatre petits couchaient dans un vrai dortoir ; dans un cabinet, près de la chambre du père et de la mère deux lits jumeaux attendaient Louis et Fabien.

Quand tous les yeux clos et les respirations devenues sonores et

régulières assurèrent Suzanne que le sommeil était général, elle se jeta à genoux devant son crucifix, les yeux fixés sur le Christ, dans une expression d'ardente prière, puis elle descendit rapidement.

Dans le cabinet de travail elle entendait Michel aller et venir d'un pas saccadé. Elle marcha tout droit vers lui, lui prit les mains, et le regardant bien en face :

—Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu te battais demain matin ? demanda-t-elle nettement.

—Suzanne ! . . .

—Oui, pourquoi ? . . .

—Qui t'a appris ?

—Qu'importe ! mais toi, pourquoi me l'as-tu caché ?

—Pourquoi ? Hélas ! ma bien-aimée, à quoi bon te torturer, t'alarmer ? Je me sens si faible devant tes douleurs. . . . Tu aurais bien su assez tôt. . . .

—Gh ! ce sont là de mauvaises raisons. Tu ne voulais pas me tourmenter, dis-tu ? . . . et si demain, sans préparation aucune, on m'avait rapporté ton corps inanimé ?

—Dieu ne permettra peut-être pas ? . . .

—Te doit-il sa protection, Michel, en échange du mépris que tu fais de sa loi ? . . . Tiens, la vraie raison de ton silence, la voici : tu sais qu'en te battant en duel, tu commettais un crime, et tu ne voulais pas que je l'empêchasse.

—Pauvre enfant, que peux-tu contre la loi de l'honneur ? . . .

—Fausse loi, faux honneur ! Je ne reconnais ni l'un ni l'autre.

—Mais moi . . .

—Toi non plus. Tu es chrétien, tu es pieux, Michel, tu sais que l'Eglise réprouve le duel et excommunie les duellistes.

—On m'a insulté, Suzanne ! Tu ne peux vouloir qu'on le fasse impunément : un insolent a levé la main sur moi, et si elle n'a pas touché ma joue, je n'en tiens pas moins le soufflet pour reçu. . . . Comment ! tout ton sang ne bouillonne pas ? Accepterais-tu donc de me laisser déshonorer ? . . .

—Oh ! l'insulte ne déshonore que l'insulteur. . . .

—Logique de femme ! . . .

—Non, logique sensée, logique rigoureuse, logique honnête et religieuse. . . . Au fond tu le comprends, Michel.

—Oui, je le comprends, oui, je le juge ainsi ; mais le monde. . . .

—Oh ! Michel, qu'est le monde en face de Dieu ? Ses préjugés ont-ils plus de poids que la vie d'un homme ? . . . Quoi ! pour une futile querelle, tu dois risquer tes jours ! . . . et si tu meurs pour obéir à cette loi absurde et criminelle, que fera en faveur de ta veuve, de tes orphelins, la société qui t'aura volé à eux, au nom de je ne sais quel droit ? . . .

—Pauvre Suzanne ! ton cœur te trahit ; tu as peur d'une issue fatale, et ma mort seule. . . .

La jeune femme redressa fièrement la tête :

—Non, dit-elle d'une voix assurée, je ne suis pas indigne de toi, je ne suis pas pusillanime : je t'aime plus que tout au monde ; mais comme toi, je préfère l'honneur à la vie. . . .

—Tu vois bien. . . .

—Seulement, toi, tu envisages faussement l'honneur : il ne consiste pas dans la considération d'un monde faillible et injuste : il réside dans la conscience du devoir accompli. Je crains ta mort. Oui certes, mais je t'envierais la braver pour l'accomplissement d'un devoir. . . . d'un acte de dévouement. Ce qui m'épouvante, Michel, c'est la perte de ton âme. Je me résoudrais à te pleurer avec l'espoir de te revoir un jour prochain ; mais penser que tu serais à jamais perdu pour Dieu, pour moi ; que nos éternités ne se rejoindraient jamais, que nos enfants ne pourraient plus aspirer à revoir au ciel le père qu'ils ne verraient plus sur la terre : voilà ce qui me rendrait folle de désespoir. . . . Voilà ce que j'empêcherai à tout prix. . . . cela ne sera pas, Michel. . . .

—Suzanne, on m'appellera un lâche. . . . tous les regards se détourneront du mien, toutes les mains fuiront ma main comme si j'étais un voleur ou un faussaire. Suzanne, peux-tu vouloir cela ? . . .

—Michel, cela peut-il t'effrayer plus que la colère de Dieu et que l'éternité de haine, de désespoir sans remède des damnés ? . . . Michel, le brevet de courage qui te sera décerné par les hommes te suffira-t-il, si tu es un lâche en effet ? . . .

—Un lâche, moi ! . . .

—Oui, ta conscience te le criera à toute heure du jour, tu auras méprisé Dieu pour le monde. . . . et moi. . . . moi ! . . . ô Michel, je ne pourrai plus t'estimer, et sans estime un amour comme le nôtre ne peut plus vivre. . . .

—Suzanne, tu es cruelle, tu me fais bien mal. . . .

*La fin au prochain numéro*